

Maxime Jeanningros

# Les miraculés magnifiques

**Roman**



Rue des Écoles / Littérature

L'Harmattan





## LES MIRACULÉS MAGNIFIQUES

## Rue des Écoles

La collection « Rue des Écoles » est dédiée à l'édition de travaux personnels, venus de tous horizons : historique, philosophique, politique, etc. Elle accueille également des œuvres de fiction (romans) et des textes autobiographiques.

### Déjà parus

- Pilloy (Richard), « *Excusez-moi Mesdames* », roman, 2019.
- Boutrin (Théodore Harry), *Les saveurs d'un congé bonifié*, récit, 2019.
- Dieudonné, *La chute, cette belle envolée*, roman, 2019
- Wallet (Jean-Marie), *Bois flottés*, roman, 2019.
- Locus (José), *Rumeurs de la Soufrière*, roman, 2019.
- Manuceau (Jean-Christophe), *La désirée*, roman, 2019.
- Seyler (Marie-Françoise), *Attale, la tante bouchère*, roman, 2019.
- Fainsilber (Liliane), *Trois boutures de jasmin*, roman, 2019.
- Tourné (Pierre-Jacques), *L'hypnophobe*, roman, 2019.
- Kanyiki (Lumbamba), *Chant du corbeau*, récit, 2019.
- Benoit (Jean-Louis), *Au sommet de la colline*, roman, 2019.
- Peltier (François), *Le club Kierkegaard*, roman, 2019.



Ces douze derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent.

La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site [www.editions-harmattan.fr](http://www.editions-harmattan.fr)

Maxime Jeanningros

# Les miraculés magnifiques

Roman

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2019

5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-17076-3

EAN : 9782343170763

*Mes remerciements les plus chaleureux à mon épouse  
Delphine ainsi qu'à mes amis Christiane, Florian et  
Matthieu pour leur précieuse collaboration faite de  
générosité et de sincérité.*



*À tous les abîmés de l'âme.  
Vous qui errez sur les routes sombres à pourchasser la  
lumière.  
Le courage aussi grand que vos batailles.  
Aux cœurs émiettés de ces êtres fragiles.*

*Fragiles mais debout !*



*25 août 1985*

Une odeur mélangée d'essence, d'acier et de sang m'agresse les narines. Ma poitrine me serre, je respire par saccades, péniblement. Mes yeux reprennent petit à petit leur acuité. Je distingue, au travers d'un voile laiteux, la carcasse d'une voiture emboutie dans la mienne. Un monstre métallique jaune d'où s'échappe une fumée épaisse, noire. Au loin, un son.

*We was young and in love  
We was young and in love  
And you're the only girl  
I'm ever dreaming of*

Étrangement, la première chose à laquelle je pense est de plonger dans une eau profonde et glacée. Il me semble d'ailleurs percevoir le roulis incessant d'un court d'eau alentour. Je me sens sale, souillé, cassé...

Le temps s'étire comme un élastique. Une seconde pour une minute. Soudain, des images : une route, des arbres, de la fumée, un soleil zébré et ce jaune, toujours ce jaune qui grandit, qui grandit... Et puis, un choc immense. Un bruit terrifiant.

*And so we went down to the dance  
Which turned into a whole romance  
And after just one night  
I never knew that things could be so right  
Oh-no-no-no-no-no-no-no*

J'essaie de redonner vie à mon corps en infligeant de petits coups à mes membres. Tout semble étrangement bien se mouvoir, mise à part ma jambe droite coincée sous la pédale de l'accélérateur. Je me penche en avant, mon élan est stoppé net par la ceinture de sécurité. Je me contorsionne afin de m'en libérer. Mes mains enserrant le genou de ma jambe prisonnière et je réussis à la dégager de ce fourreau. Sur le plancher, une cigarette se consume, refusant tout comme moi de mourir dans l'horreur. Son extrémité incandescente semble m'attirer à elle, voulant marquer mon corps d'une plaie sanglante qui me torturerait à jamais.

Des guitares saturées me vrillent les tympans.

*I kissed her and hugged her  
And I said good-bye  
Last thing I knew  
She wouldn't make it alive  
Oncoming car went out of control  
It crushed my baby*

Je comprends finalement que l'autoradio a survécu à ce terrible accident. Mes yeux fouillent l'espace à une cadence infernale. Mon cerveau peine à assimiler la quantité démesurée d'informations que je lui soumetts à la seconde. Je comprends que nous avons percuté une voiture de plein fouet venant en sens inverse. Le côté passager – celui de ma femme – est manifestement le plus touché. Isabelle est emprisonnée sous un amas de tôles et de plastiques. Son menton repose sur sa poitrine. Un sang poisseux couvre son visage. Son corps s'est étrangement tordu sous l'impact. Je saisis son poignet afin de tâter son pouls, sa peau est douce et froide. Rien. Sa tête entre les mains, je dégage une mèche de cheveux collés par le sang sur son front et cherche son regard, en vain. Ses yeux à

demi clos fixent le néant, perdus à jamais. Je lui parle mais je suis incapable d'articuler ni même d'avoir des propos cohérents.

*And it crushed my soul  
Now all I've got is sorrow and pain  
Standing out here in the rain  
The crash, shattering glass  
The sirens, and pain  
Is driving me insane oh-yeah*

Je me retourne et je vois mon fils allongé au pied de la banquette arrière, gisant sur son flanc gauche. « Antoine, mon Antoine ! Oh mon Dieu ! » Il a les jambes croquevillées sous le siège de sa mère. Sa tête repose paisiblement au centre de la voiture. On pourrait croire qu'il dort, son corps est exempt de toute tâche de sang, excepté une petite plaie au niveau de sa tempe droite. Sa main tient encore la ficelle du ballon qu'il a reçu quelques minutes auparavant. Un ballon rouge écarlate, collé au plafond de l'habitacle, le slogan écrit en lettres capitales blanches « WONDERLAND : UNE JOURNÉE POUR REVIVRE » me transperce le cœur comme une dague.

*We was young and in love  
We was young and in love  
And you're the only girl  
I'm ever thinking of  
Yeah, yeah, yeah, yeah, yeah*

Je me glisse tant bien que mal hors du véhicule et m'y réintroduis par la portière arrière gauche. Je me penche vers mon fils, collant mon visage contre le sien. Un râle s'échappe de sa bouche. Je caresse sa chevelure et me mets à couvrir son front de baisers. « Parle-moi mon

Titoune. Allez, parle-moi bon sang ! » Des larmes mouillent mes joues. Je porte le visage de mon fils contre ma poitrine et l'étreins avec tout l'amour qu'un père puisse avoir pour son enfant. Je lui parle, mes mots se confondent mais je lui dis que je l'aime. Je lui demande pardon et le couvre de chaleur pour qu'il s'endorme en paix. Il me quitte et je meurs à mon tour pour la première fois.

*Mardi 18 août 2015*

Quand Charlie Maerten palpa l'intérieur de sa boîte aux lettres au petit matin, elle ne sentit pas le petit paquet rectangulaire qui y était posé dans le fond. Elle saisit les quelques courriers qui s'y trouvaient et les fourra dans l'ample poche de sa jaquette. Ce n'est que lorsqu'elle se baissa et qu'elle scruta machinalement le fond du compartiment qu'elle le vit, soigneusement emballé dans du papier kraft immaculé. Charlie s'en empara et le fit tourner entre ses doigts afin d'y découvrir l'éventuel expéditeur. Ne constatant que ses propres coordonnées, elle le secoua avec précaution afin d'en deviner le contenu, mais rien ne put lui donner un quelconque indice.

Aussitôt revenue à l'intérieur de sa charmante petite maison, elle déposa le courrier et le petit paquet sur la table du salon. Il lui fallait un grand café fumant. La nuit avait été courte. Le petit dormait mal ces derniers temps. La faute à des premières dents récalcitrantes. Par bonheur, la crise semblait maintenant passée et Victor dormait paisiblement depuis 30 minutes. Elle s'empara de la cafetière italienne qui sifflait sur le potager et remplit la plus grande tasse qu'elle avait à portée de main. Armée de son demi-litre de pur arabica, elle s'affala sur le canapé faisant face à la cheminée, bien décidée à profiter pleinement de ces quelques instants de répit.

Charlie tendit le bras pour saisir l'énigmatique paquet gisant sur la table du salon, laissant de côté les quelques lettres qui ne laissaient présager que factures et autres tracasseries administratives. Une fois de plus, elle en soupesa le contenu, le faisant passer de sa main gauche à sa main droite par de petites envolées maîtrisées. Mais comme précédemment, rien ne lui permit d'obtenir plus d'informations. Ne voulant pas risquer de l'endommager, elle se décida enfin à l'ouvrir. Délicatement, Charlie

déchira le papier d'emballage et se trouva face à une boîte en carton. À l'intérieur, se trouvait un élégant petit carnet de cuir rouge, vierge de toute inscription et maintenu fermé par une fine lanière. Un mélange d'excitation et d'appréhension la gagna soudainement. Charlie l'ouvrit afin d'en découvrir le mystérieux contenu. Sur la première page, une belle écriture manuscrite :

*À Charlie, la petite fille  
qui m'a sauvé la vie*

La jeune femme resta interdite plusieurs secondes. Était-ce une plaisanterie ? Elle passa en revue son entourage, cherchant une personne susceptible d'être à l'origine de cette initiative. Mais rien ne lui marqua l'esprit. Charlie fit rouler les pages du carnet sous son pouce et s'aperçut que toutes étaient noircies de la même écriture. Gagnée par l'excitation, elle entreprit de découvrir la suite de l'ouvrage.

\*\*\*\*\*

Ma très chère Charlie,

Si tu tiens ce carnet entre tes mains, c'est que mon notaire a bien fait son travail. Au prix qu'il demandait, c'est la moindre des choses... Maître Ibrahim Lalouha. Un nom taillé pour la situation, tu en conviendras. Les noms... C'est souvent toute une histoire...

Oh, j'imagine ton étonnement. Mais ne me prends pas pour un fou, tu ne crains rien ! Au contraire, je ne te veux que du bien et ce, depuis toujours. Alors, garde ce carnet ouvert et laisse-moi te tenir compagnie pour quelques instants.

À l'heure où tu me lis, je suis mort.

J'ai rejoint ma femme et mon fils au cimetière de Cersieux. Et même si cela fait longtemps que je ne crois plus à toutes ces bondieuseries, j'espère infiniment m'être trompé et les avoir retrouvés à l'heure qu'il est. Qui sait, peut-être qu'ils m'attendent au pied d'un arbre au feuillage doré, perdu au milieu d'un endroit baigné d'une lumière douce, chaleureuse et où la souffrance serait nulle. Dans un coin de ma tête, je garde cet espoir qui me tient debout. Peut-être que je ne devrais pas... Ah, ces bondieuseries !

Au fait, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle...

\*\*\*\*\*

Au même instant, le *babyphone* posé sur le secrétaire de la salle à manger se mit à crépiter. Les pleurs de Victor se firent entendre. Décidément, le répit aura été de courte durée. Elle se leva et s'engagea dans l'escalier menant à la chambre de son fils.

Sur la table du salon, à côté du carnet ouvert, le café fumait toujours. Intact.



# Le château de cartes

## Première partie



# Isabelle Waldig

Dans la famille Waldig, on côtoie la mort presque tous les jours. La menuiserie du même nom vit le jour au milieu du dix-neuvième siècle en périphérie de la petite ville de Drapes. Très vite, elle s'est imposée comme l'entreprise la plus fiable et la plus sérieuse pour la réalisation de cercueils, loin à la ronde. Et comme le disait si bien Peter Waldig, de la deuxième génération, qui repose depuis longtemps à l'intérieur de l'une de ses créations : « La mort, au contraire des chalets en rondins, ne connaît pas la crise. » La grande force de l'entreprise est, sans conteste, sa flexibilité. Ici, on fait de tout : du petit, du gros, du cher, du moins cher ou carrément du bon marché, du modèle en série, du sur-mesure...

L'entreprise ne compte plus le nombre de demandes farfelues émises par les clients. Comme celle du jour où un client entra timidement dans le côté boutique afin de commander un cercueil pour sa femme décédée la veille. Le tintement de la cloche au-dessus de la porte d'entrée sortit le préposé à l'accueil de sa torpeur. Il s'avança vers le potentiel acheteur, d'un pas engagé.

— Bonjour mon bon monsieur, mon nom est Richard, en quoi l'entreprise « Waldig et fils » peut-elle vous être utile ?

— Euh, c'est que... Euh... J'ai une demande un peu particulière, souffla l'homme dont le front large perlait d'une sueur grasse.

— Hé bien, allez-y mon bon monsieur. Je suis sûr que nous saurons répondre à votre attente, aussi particulière soit-elle.

— Soit ! Mon épouse s'en est allée hier et j'aimerais savoir si vous confectionnez des demi-cercueils ?

— Des demi-cercueils ? s'étrangla Richard.

— Oui, des cercueils sans la partie du bas !

— Sans la partie du bas ? Mais grand Dieu, que voulez-vous dire ?

— Un cercueil sans la partie des jambes car ma femme est cul-de-jatte depuis un terrible accident de cheval. Et comme je suis un peu à court d'argent ces temps-ci, à cause des frais liés à l'enterrement, vous comprenez...

— Mais très bien, mon bon monsieur, je pense que nous allons trouver une solution.

Et c'est ainsi que trois jours plus tard, un magnifique demi-cercueil quittait les entrepôts de l'entreprise. Un splendide ouvrage en hêtre de la région. Pour réduire encore un peu plus les coûts, cela va sans dire.

\*

Isabelle Waldig naquit à l'automne 1952, entre une commande de chêne et une de mélèze. Elle fit ainsi son entrée dans la quatrième génération, suivant son frère Gérald de deux ans son aîné. Son père Robert, un homme droit et intègre, malgré tout l'amour qu'il pût porter à sa nouvelle progéniture, ne put s'empêcher d'émettre des doutes dès son plus jeune âge quant à la possibilité de la voir un jour héritière de sa prospère société.

En effet, Isabelle se révéla très vite être une enfant cabocharde. Infiniment adorable, mais une tête aussi dure que les planches de chêne centenaire empilées au fond de l'entrepôt de l'affaire familiale. Très jeune, la petite aux boucles folles – comme la surnommait tendrement sa maman – passa son temps libre à courir à l'intérieur de la boutique, zigzaguant dangereusement entre les modèles « acajou exotique » et « olivier du pays », percutant ici un veuf éploré, et là une vieille dame soulagée. Sa mère

Adèle essayant tant bien que mal de sauver la face auprès des clients quelque peu déconcertés.

Le jour où Isabelle eut l'âge d'intégrer l'école fut un véritable soulagement pour ses parents. À défaut d'être studieuse, ce fut une enfant créative et rêveuse qui traversa sa scolarité sans réel encombre. Un jour, alors que la petite devait avoir dans les huit ans, la vieille maîtresse bigleuse questionna la classe sur ce qu'ils désireraient exercer comme profession plus tard. Elle eut droit aux traditionnels : pompier, docteur, astronaute... Quand vint le tour d'Isabelle, l'austère madame Lepic se pencha et souffla sur elle son infâme haleine fétide.

— Et toi, jeune fille, où te vois-tu à l'avenir ?

— Moi, je me vois construire de jolies maisons pour les vivants, s'empressa de répondre Isabelle, dont le nez commençait sérieusement à lui piquer.

— Des maisons pour les vivants ? la railla madame Lepic.

— Oui, mon papa construit des maisons pour les morts mais moi, je veux construire des maisons pour les vivants !

\*

Au printemps 1975, Isabelle est maintenant une jolie jeune fille de 22 ans dont les bouclettes brunes affolent toujours autant les garçons. À dire vrai, elle avait bien d'autres préoccupations à l'heure actuelle que de s'encanailler d'un jeune homme à la libido surdéveloppée. Il y eut bien quelques flirts ici et là avec des architectes en herbe, mais rien de très sérieux. Elle se sentit très vite blasée de leur suffisance et de leurs petits soucis égocentriques. De nature, elle aspirait à plus de poésie. Rêvant de quelqu'un qui lui conteraient le *Petit Prince* en contemplant les étoiles. Elle s'était donc faite à l'idée que

tout cela serait pour plus tard et qu'ainsi, elle pourrait se consacrer pleinement à ses études.

Malgré cette bonne résolution, il y eut bien une tentation.

C'était une chaude soirée de juillet de l'année précédente et la fête battait son plein au cœur de la petite commune de Lisbrac. À force de persévérance, Carole, sa meilleure amie, réussit à lui décrocher le nez de ses austères bouquins d'étude et à l'y emmener afin de se divertir un peu.

Les Flying cats, petit groupe local très moyen, donnaient un concert sur la place centrale du village. Le chanteur Mat, qui s'autoproclamait charismatique, surjouait son interprétation sous les yeux ébahis de demoiselles conquises. Tapi dans l'ombre du crooner, serré dans un pantalon trop moulant et flottant dans une chemise à col en pointe, un guitariste peu à l'aise plaquait les accords mal maîtrisés d'un standard de Led Zeppelin. Flanquée d'une coupe de cheveux improbable, rouflaquettes épaisses et moustache misérable, cette caricature des années 1960 contemplait ses chaussures en simili cuir en se balançant mollement au rythme de la musique. Bizarrement, ce côté mal assuré et introverti troubla immédiatement Isabelle. L'une des rares fois où il releva la tête, elle lui sourit et il lui sembla même avoir croisé son regard. Si bien qu'elle décida d'aller à sa rencontre à la fin du *show*. Son cœur battant la chamade et armé d'un courage nourri de quelques verres de vin blanc, elle fit le tour de la scène et se glissa à l'intérieur de la zone réservée aux artistes. Elle le repéra très rapidement, agenouillé sur le coffre de sa guitare que, visiblement incommodé par la fumée de sa cigarette, il tentait tant bien que mal de fermer. D'un pas décidé, elle s'engagea dans sa direction mais une jeune fille surgit de nulle part, lui grilla la politesse, alpaguant d'une accolade trop

chaleureuse le maladroit musicien qui étreignit avec ferveur celle qui semblait être, de toute évidence, sa dulcinée. Saisie d'une gêne soudaine, Isabelle fit volte-face et quitta les lieux prestement, la tête bien enfoncée entre ses épaules. Légèrement contrariée, elle implora Carole de la ramener à la maison.

Finalement, tout ça, ce serait pour plus tard.

\*

Elle était maintenant en dernière année d'étude d'architecture à l'école supérieure de Drapes et la présentation de son travail d'étude, qui se déroulerait en juin, approchait à grands pas. À défaut d'être réellement brillante, elle faisait preuve d'une abnégation et d'une volonté sans failles, courageuse et toujours prête à affronter les problèmes. Ce trait de caractère avait d'ailleurs marqué très tôt ses professeurs qui, de prime abord, n'avaient pas donné cher de sa peau.

Afin de pouvoir peaufiner dans les meilleures conditions possibles son travail, Isabelle prit ses quartiers dans le bureau de l'entreprise de son père. Ici, pas besoin de courir à droite à gauche pour une gomme, une règle ou un quelconque stylo. « Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place », comme aimait répéter à l'envi son pragmatique de père. La devise des Waldig en quelque sorte ! Ainsi, elle passa le plus clair de son temps libre installée derrière le bureau en cerisier massif de son paternel, à tracer des courbes ou à façonner des maquettes ambitieuses. À coups de cafés intenses, elle ne compta pas les heures euphoriques et encore moins, celles emprises de doutes.

Une fin d'après-midi de mai, Isabelle, comme à son habitude, descendit les volets roulants de la grande fenêtre située dans le fond du bureau. Le soleil, bas dans le ciel,